

François Terral

Introduction à la lecture de *Samuel Beckett, l'art du nœud-dire* de Bruno Geneste *

Il nous faut prendre le temps de parler du livre de Bruno Geneste ; c'est le prétexte à la rencontre d'aujourd'hui. Vous avez vu son titre sur l'affiche : *Samuel Beckett, l'art du nœud-dire*, paru cette année aux Éditions nouvelles du Champ lacanien. Ce titre cache une mine. Oui, ce livre est une mine, une mine d'or pour qui s'intéresse à Beckett, comme pour qui s'intéresse à la psychanalyse et aux dernières élaborations de Lacan.

L'expérience qu'a constituée cette lecture a d'abord été celle de la rencontre de son auteur. Il faut le dire, Bruno Geneste est impressionnant de précision, d'érudition ; extrêmement convaincant dans son projet et l'aboutissement qu'il lui donne ; touchant aussi par son engagement sans faille, de la première à la dernière ligne, et son désir en acte de transmettre. Pour avoir eu plusieurs fois l'occasion de l'écouter ou de le lire, je le savais fin connaisseur de l'objet qu'il s'est donné ici. Mais je ne soupçonnais pas qu'il puisse en faire une étude si approfondie. Et toujours délicat, attentif à ce que son lecteur puisse en franchir les aspects les plus arides, lui indiquant les voies les plus sûres ou les plus belles pour ce faire, ménageant un rappel, un développement pour lui permettre de cheminer plus loin avec lui.

Avec ce livre, Bruno Geneste nous offre un texte qui vise à situer en quoi ce qu'on pourrait appeler *l'évènement Beckett*, façon de désigner le réel de la présence de son œuvre dans notre monde, nous enseigne sur la psychanalyse, éclaire son objet, sa clinique. Dans le même temps, il nous indique en quoi l'enseignement de Lacan, dans ses derniers aboutissements, et avec l'éthique qui s'en déduit, trouve à s'y articuler de manière évidente pour qui veut bien prendre le risque avec l'auteur d'envisager leurs points de convergence ou de connexion.

Lacan et Beckett finissent par y être en compagnie... Paradoxe puisque justement, là où l'un et l'autre s'avancent, il n'y a pas de compagnie possible – ou celle de l'*ab-sens* seulement, pour reprendre l'intitulé de cette après-midi que Bruno nous a proposé ; celle donc à partir de laquelle deviennent concevables certaines solutions cliniques, mais aussi la fin d'une psychanalyse, là où le *dire fait nœud*, pour se rapprocher du titre du texte.

C'est ce qui précisément nous permet de situer la démarche de l'auteur, son point de perspective : la mise au travail de la question de la *fin* de l'analyse, à entendre dans les deux sens du terme, soit comme but et comme limite – ou *Fin de partie*. C'est donc aussi toute la question de la subversion psychanalytique qui s'y débat et s'y élabore, celle de sa praxis et de son « effectuation » clinique jusqu'à son terme logique, ce point de réel de la vie et son « impossible présent ¹ », pour reprendre des mots de l'auteur ; « Nul avenir là. Hélas si ² », pour reprendre ceux de Beckett.

Dans ces pages, l'élaboration proposée par Bruno Geneste forme comme un vaste paysage littéraire et psychanalytique, contrasté, lumineux, ce qui ne serait qu'éblouissement vite désagréable s'il n'était pas marqué de reliefs escarpés, lesquels dessinent des zones d'ombre qui retiennent... des langues de brume.

En voici cinq points de vue différents possibles, formulés ou reformulés à partir du texte de Bruno Geneste.

Quid de la proximité de la solution « beckettienne » avec le savoir-faire du psychanalyste et avec ce que l'on est en droit d'attendre au terme d'une psychanalyse ? Comment Beckett permet-il de mettre en relief l'enjeu de l'introduction du terme de parlêtre dans la doctrine (lacanienne) ? En quoi le texte de Beckett n'a-t-il cessé de se tenir dans l'en-deçà de la mortification signifiante, y retrouvant indéfiniment son souffle, dit l'auteur, inscrit dans le rail du libre jeu de *lalangue* ? Comment penser une solution clinique concernant Samuel Beckett qui, d'être construite suivant les derniers développements lacaniens, ne doit plus rien aux référentiels psychiatriques ? En quoi la lettre de Beckett se charge-t-elle du pouvoir d'émouvoir l'inconscient ?

À toutes ces questions, et il y en aurait d'autres, Bruno Geneste amène des réponses très argumentées. Elles nous poussent à repenser nombre de nos références et aident à en organiser mieux la pertinence. Le double appui Beckett-Lacan, leur recours mutuel sont à cet égard d'une efficacité redoutable, y compris, et c'est bien l'essentiel, quand il s'agit d'approcher les points les plus extrêmes de la structure, là où règne l'*abstraction radicale*, là où s'abolit la représentation pour laisser place à la *présence*, dit

l'auteur, soit là où se traversent, je le cite, « les arrangements imaginario-symboliques pour donner place au réel ³. »

On le sait, plus que d'autres sans doute, Samuel Beckett fait corps avec son travail d'artiste, jusqu'à l'os. Réel, ou plutôt urgence oblige : traiter la douleur et la détresse qui le traversent et y trouver refuge – ce qui éclaire l'intransigeance et la précision qui étaient les siennes au moment où devaient être mises en scène ses productions théâtrales.

Le frayage de Beckett, le sillon que tracent ses écrits comme l'ensemble de ses productions d'artiste ne doivent rien à Lacan... Ce serait plutôt l'inverse, et Bruno Geneste nous dit que c'est Lacan qui est « beckettien », plus que Beckett lacanien. Pour autant, je le cite dans le chapitre intitulé « *Fixion* du sinthome » : « La solution de Beckett pour traiter les effets de cette insensée oppression – issue de l'“apparolage” même du vivant – est la compagne lucide des *modi operandi* (à savoir : dire et répétition) et de la visée de l'expérience analytique ⁴. »

Il poursuit ainsi : « Cette visée de l'expérience analytique est de dégagement : dégagement du vivant de sa prise mortifiante dans l'Autre du langage et des “bruits de chaîne” qu'opère le symbolique sur le corps ⁵. » « C'est à eux toutes ces voix, comme un bruit de chaîne dans ma tête, ils me grincent que j'ai une tête ⁶ », dit Beckett.

C'est d'une position éthique qu'il s'agit le concernant, ce que veut faire entendre le choix fait par l'auteur des termes d'*art du nœud-dire* qu'il lui donne. Et il précise : « Si éthique et désir il y a, il s'agit de ceux entrevus par Lacan pour une fin sérieuse de l'analyse ⁷ » – proximité de la solution « beckettienne » avec le savoir-faire du psychanalyste, comme avec celui de l'analysant.

Il y aurait certainement à dire sur le beau style de Bruno Geneste. Soulignons seulement la présence de nombreux passages faits d'un tissage étroit, d'un écrit tressé à partir des dires de Beckett, du propos de l'auteur et des références à la psychanalyse – ou à d'autres, Joyce, Cioran, Pizarnik, Dante, sans compter ceux qui ont écrit sur Samuel Beckett.

Le dernier chapitre s'intitule « Finir ». On y ressent comme une petite hésitation à mettre un point final à ce travail : « Il y aurait encore beaucoup à dire, [écrit Bruno Geneste], mais il nous faut finir et laisser maintenant le plus-à-dire intact ⁸. » Le début de ce chapitre revient sur l'intérêt du geste « beckettien » pour l'expérience analytique en « intension ». Et c'est l'occasion pour Bruno Geneste d'évoquer une autre compagnie, celle qui le lie à un auteur et collègue psychanalyste, Dominique Marin ; il nous fait l'amitié de sa présence cette après-midi.

Dominique Marin est l'auteur d'un livre qui a pour titre *Beckett avec Lacan*⁹, paru en 2021 aux Éditions nouvelles du Champ lacanien. Il insiste lui aussi sur l'éclairage que nous donne l'œuvre de Beckett sur la fin de la psychanalyse. La pièce de Beckett *Fin de partie*, même s'il s'agit d'une pure création, dit l'auteur, pose dans des termes similaires cette question. Je le cite : « Comment finir, c'est-à-dire comment obtenir le résultat attendu de toute cure : la séparation de l'analysant avec celui qui complète son symptôme dans le lien qu'instaure le transfert comme "maladie artificielle"¹⁰ ? » Il est dans ce texte de Beckett des passages saisissants sur « le jeu d'alternance [qui] se déploie entre attente et appel pour tenter de trouver sens à la vie¹¹ [...] ».

« Le plus-de-dire beckettien va avec invention et singularité [écrit Bruno Geneste]. C'est un dire toujours en passe de dissipation et, dans le même mouvement, toujours en puissance d'obscure nouveauté. [...] Nous dirons que Beckett, comme Lacan, travaille dans l'impossible à dire. [...] opération d'épuisement qui vise à cerner, par le processus même du dire, un reste impossible à éliminer¹². »

On le sait, un tel cernage n'est pas sans passe. Et c'est ce que l'on retrouve dans les mots de Bruno Geneste quand il évoque aux dernières lignes de son livre cet « infime mais radical changement » ; changement qui « suffit à produire [dit-il] une expérience d'étrangeté et un examen languier dans une bouche fraîche, fraîche du nouveau rapport au signifiant qui s'en exhale¹³. »

*↑ Intervention à l'occasion de l'après-midi « Beckett, Lacan : la compagnie de l'ab-sens », organisée par le Pôle 6 à la Cave Poésie de Toulouse, le 22 octobre 2022. En présence de Bruno Geneste, Dominique Marin, Michel Bousseynroux, Denys Gaudin et des comédiennes Valérie Moyen et Pascale Calvet de la compagnie Hypothèse Théâtre.

1.↑ B. Geneste, *Samuel Beckett, l'art du nœud-dire*, Paris, Éditions nouvelles du Champ lacanien, 2022, p. 100.

2.↑ S. Beckett, *Cap au pire*, Paris, Éditions de Minuit, 1991, p. 11.

3.↑ *Ibid.*, p. 111.

4.↑ *Ibid.*, p. 86.

5.↑ *Ibid.*

6.↑ S. Beckett, *Nouvelles et textes pour rien*, Paris, Éditions de Minuit, 1991, p. 151.

7.↑ *Ibid.*, p. 87.

8. [↑](#) *Ibid.*, p. 227.
9. [↑](#) D. Marin, *Beckett avec Lacan*, Paris, Éditions nouvelles du Champ lacanien, 2021.
10. [↑](#) *Ibid.*, p. 57.
11. [↑](#) *Ibid.*, p. 60.
12. [↑](#) B. Geneste, *Samuel Beckett, l'art du nœud-dire, op. cit.*, p. 224.
13. [↑](#) *Ibid.*, p. 227.